

■ Avec “La Vie de famille”, Patrick Roegiers signe un grand livre de haine familiale et d’amour fracassé.

■ Un récit d’une rare violence, mais qui laisse percer la mélancolie de toute vie qui passe et la tendresse refoulée.

Le cri strident de l’enfant chassé de chez lui

La Vie de famille, le nouveau et très beau roman de Patrick Roegiers débute par une scène d’une extrême violence psychologique. L’écrivain avait alors 20 ans et ses parents ont appelé la police pour expulser leur fils: “Foutez-le dehors. Il se débrouillera tout seul”, dit la mère, harpie d’anthologie à en croire Patrick Roegiers.

“Ce jour-là, j’ai compris qu’il ne me faudrait compter que sur moi et qu’on me mettrait toujours à la porte”, se dit-il.

Cette scène donne le ton de tout le livre qui sonne comme un long cri, à la manière de Léo Ferré que Roegiers aime tant. Une manière de brûler sa famille d’origine comme d’autres brûlent leurs vaisseaux.

Patrick Roegiers, 72 ans, après une vie de théâtre, de critique photographique, romancier et essayiste sur la Belgique, parle pour la première fois de lui-même et de ses parents, de son enfance à Bruxelles avant son départ en France en 1983 où il vit toujours, à Saint-Maur près de Paris.

Ses mots sont d’une rare cruauté. Son père était, dit-il, “un pleutre, un minable, un couard” et sa mère avait “un cœur de pierre et du sang de poisson dans les veines. Ses mains étaient en peau de serpent”. Le couple n’a cessé de se détester jusqu’à divorcer sur le tard.

Comme dans ses autres romans, Patrick Roegiers mêle à sa charge des références littéraires et musicales, et des phrases très belles sous l’imprégnation.

Et peu à peu le procès se fait plus nuancé. Car que sait-on de ses parents? Celui qui hait ne se hait-il pas lui-même? Il donne fictivement la parole à son père et sa mère qui ne l’épargnent pas.

La question de l’amour reçu ou non des parents taraude chacun, surtout à l’automne de sa vie. Le livre devient alors mélancolique quand il devient universel, laissant – un petit peu – émerger la tendresse refoulée, l’amertume du mal-aimé et du temps qui passe jusqu’au témoignage poignant du naufrage de la vieillesse de ses parents.

Roegiers rêve de continuer à écrire, “l’acte le plus beau qui soit”, et d’arriver à se réconcilier peut-être avec sa mère: “Je lui dirai que je l’aime et elle, à son tour, me dira que je suis son enfant, qu’elle est fière et heureuse d’être ma maman.” Une pincée de sucre ajoutée au plat bien épicé.

Le livre débute par une séquence spectaculaire. Vous êtes chassé de chez vos parents, à leur demande, par la police, le jour de vos 20 ans. Est-ce vrai?

Oui. Absolument. Cela s’est fait sans raison et sans explication. Je crois, après-coup, que c’est le jour le plus important de ma vie. J’ai compris que je serais toujours seul et qu’on me chasserait de partout. C’est un élément important de ma personnalité. C’était très difficile à raconter. Il ne fallait pas tricher. Dire les choses comme elles se sont passées. J’y suis arrivé. J’ai envoyé le texte à mon éditeur qui m’a dit: “C’est un début tonitruant. J’aime beaucoup.” Cela m’a mis en confiance. Tout est parti de là. Il m’a suffi de tirer le fil pour raconter toute l’histoire.

Vous aviez besoin de l’écrire?
D’habitude, je ne parle pas de moi. Je déteste

cela. J’avais un contrat pour un autre livre sur lequel j’ai travaillé deux ans. Pour diverses raisons, j’ai décidé de l’abandonner. Je me suis demandé ce que j’allais faire. Et je me suis mis à écrire des bouts de texte, en désordre, sans plan, contrairement à mes habitudes. Sans me demander ce qui en sortirait.

Était-ce une forme de thérapie?

L’écriture n’est pas une autothérapie. Le but, c’est d’écrire un bon livre. La famille est un grand sujet littéraire. Classique. Traité, de manière acide, par nombre d’écrivains, de François Mauriac à Hervé Bazin. Je l’aborde à ma façon, pour la première fois. J’ai plongé dans ma mémoire. Je suis revenu cinquante ans en arrière. Tout était là, intact, neuf, frais comme au premier jour. J’ai travaillé d’après mes souvenirs, mes sensations, mes émotions.

Vous dites que vous avez aussi inventé en partie.

La vérité n’existe pas. La mémoire transforme le passé. On ne peut pas raconter les choses comme elles sont. On les réinvente. Mon livre n’est pas un récit, ni un docu-

ment. Et puis, il y a eu aussi d’autres événements.

Lesquels?

Après une émission de radio, j’ai reçu une lettre d’une femme qui me disait: “N’êtes-vous pas le petit garçon que j’ai tenu sur mes genoux à deux ans et demi?” Je n’ai d’abord pas réagi. Puis, j’ai été la voir. C’était la demi-sœur de ma mère. Pendant trois heures, j’ai entendu les pires choses sur

“Je suis revenu cinquante ans en arrière. Tout était là, intact, neuf, frais comme au premier jour.”